



SUZANNE  
AUBRY

LA CUEVA



« Loué sois-tu, mon Seigneur,  
pour notre sœur la Mort corporelle,  
à qui nul homme vivant ne peut échapper. »  
François d'Assise, *Le Cantique des créatures*

« Cet endroit est comme le souvenir d'une ville,  
et ce souvenir disparaît peu à peu,  
comme s'il n'y avait eu rien d'autre que la jungle. »  
Nic Pizzolatto, *True Detective*

## PROLOGUE

*Le 12 août 1861*

*Ma chère Sonia,*

*Si jamais vous lisez ces lignes, c'est que je ne suis plus de ce monde, ou bien très loin de vous. Je me suis résigné à prendre la fuite afin d'échapper à la vindicte du shérif Wallace et à ses sbires. Il est vrai que je n'ai nulle indulgence à attendre de ces hommes, pour qui la justice n'est que la loi du plus fort.*

*Mille dangers nous guettaient, mon ami Victor Dumas et moi, depuis que nous avions tenté de lever le voile sur la mort de Pietro Battista Alesi. Qui a tué cet homme, que la population locale avait surnommé « el ermitaño », et pour quels motifs ? Les autorités de Mesilla – si on peut appeler « autorités » Wallace et ses acolytes, à la solde des propriétaires terriens et des voleurs de bétail qui s'enrichissent aux dépens des plus déshérités –, au lieu de rechercher le ou les vrais coupables, ont laissé un innocent devenir la victime expiatoire d'un procès bâclé, qui avait toutes les allures d'un lynchage.*

*Par souci de vérité et en mémoire de mon ami Victor, j'ai éprouvé la nécessité de laisser par écrit mes observations et*

*d'inclure les siennes sur ce mystérieux assassinat. J'ai commencé ce récit à notre retour d'Italie. Je l'ai rédigé au fil de la plume, plongé que j'étais dans des aventures souvent hasardeuses, mais j'ai tout de même pris soin de le diviser en chapitres pour en faciliter la lecture. J'ai intégré également dans mon texte le journal intime de Pietro Battista Alesi, que Dumas a découvert dans des circonstances que j'expliquerai dans cette narration, et qu'il a traduit de l'italien au français. Ce document est d'une grande utilité pour mieux comprendre le passé de cet homme exceptionnel et, surtout, les raisons qui ont pu mener à sa perte.*

*Je me suis adressé à un hypothétique lecteur pour éviter de vous compromettre, mais vous serez peut-être la seule à me lire, aussi je vous demande votre compréhension quant à mes fautes d'orthographe et à mon style parfois bancal.*

*Je vous ai d'ores et déjà accordé toute ma confiance dans un pays où il est périlleux de la donner à qui que ce soit. Je vous laisse donc le soin de disposer de cet écrit comme vous l'entendrez.*

*Des puissances occultes semblent avoir joué un rôle déterminant dans cette ténébreuse affaire. Puisse mon témoignage jeter quelque lumière sur l'un des mystères les plus opaques qu'il m'eût été donné de rencontrer dans ma vie qui, pourtant, a été fertile en péripéties de toutes sortes.*

*Que Dieu, s'il existe, vous protège, chère amie. J'ose espérer que nos chemins se croiseront de nouveau un jour.*

*Vôtre à tout jamais,*

*François-Xavier Comtois*

\*

Sonia Alvarez replia la missive et la déposa sur son secrétaire, à côté de l'enveloppe en chanvre de Manille que sa bonne lui avait remise, quelques minutes auparavant.

Elle resta immobile, songeuse, la ligne noire de ses sourcils froncée, écoutant distraitement la stridulation mécanique des sauterelles qui lui parvenait de sa fenêtre, dont elle avait entrouvert les volets pour laisser entrer la brise du soir. Ainsi, François-Xavier était en fuite ou, pire, mort. Elle refusa d'envisager cette dernière hypothèse. Où avait-il bien pu se réfugier? Certainement pas à Santa Fe, car ses ennemis ne manqueraient pas de l'y retrouver. Il était sans doute retourné à Québec. Un regret serra le cœur de Sonia, qu'elle réprima aussitôt. Dans cette dangereuse contrée, les sentiments étaient un luxe qu'on ne pouvait se permettre. Elle jeta un coup d'œil anxieux à l'enveloppe, hésita longuement, puis finit par en extirper le contenu, comme s'il s'était agi d'un poison violent, qu'il eût mieux valu manipuler avec des gants. Elle reconnut la même écriture que celle de la lettre, ce tracé droit et vigoureux qui traduisait si bien le caractère de son amant. Ses mains à la fois douces et impérieuses, son sourire goguenard et tendre, sa façon de prononcer son prénom en appuyant sur la première syllabe, *So-nia*... Elle ferma les yeux, s'efforçant de chasser ces images, puis elle tira sur un cordon. Après un moment, une petite femme aux yeux noirs légèrement bridés, dont la robe blanche faisait ressortir la peau cuivrée, entra dans la pièce. Quelques rires sonores et des notes de piano résonnèrent derrière elle.

— ¿Señora?

— Adela, renvoie les clients. Ferme les portes à double tour. Je ne veux pas être dérangée.

Sonia parlait couramment le français, qu'elle avait appris d'un précepteur. Elle l'utilisait lorsqu'elle souhaitait n'être comprise que par sa bonne.

— Si, señora. Voulez-vous que je vous apporte du thé?

Adela avait suivi sa maîtresse lors de sa fuite de l'Espagne, une vingtaine d'années auparavant. Elle l'aurait

suivie jusqu'en enfer, s'il l'avait fallu. Mais ce territoire violent et sauvage, sans le moindre raffinement, n'était-il pas déjà une sorte d'enfer ?

— Je veux un café bien fort, ordonna Sonia. J'ai besoin de rester éveillée. Et de l'eau fraîche citronnée.

Adela ne se formalisa pas du ton impératif de sa maîtresse, auquel elle était habituée. Elle inclina la tête et s'éclipsa discrètement.

Sonia Alvarez attendit que la bonne referme la porte avant de tendre la main vers la lampe, dont elle remonta la mèche. Elle entendit soudain des coups de feu, accompagnés de cris, de jurons et d'un martèlement de sabots. Sans doute un vol ou un règlement de comptes. Ce genre d'événement était monnaie courante dans cette ville dominée par un shérif corrompu jusqu'à la moelle, et elle n'y prêtait presque plus attention. Elle plongea dans le récit de son ami, sachant qu'elle n'aurait pas trop de toute la nuit pour le terminer.

PREMIÈRE PARTIE

François-Xavier

## Récit de François-Xavier Comtois

Cher lecteur, vous me pardonnerez si je m'attarde quelque peu aux raisons qui ont mené à ma présence dans un territoire aussi éloigné et exotique que celui du Nouveau-Mexique, mais je les crois utiles pour la compréhension de ce récit.

Je suis né à L'Ancienne-Lorette, en 1832. Mon père était propriétaire d'un magasin général, et ma mère, enseignante dans une école de rang. Enfant, j'accompagnais souvent mon père lorsqu'il se rendait au port de Québec en carriole pour prendre livraison de ses marchandises. La vue du fleuve, dont les flots scintillaient comme des diamants dans la lumière matinale ou grondaient dans la houle les jours de mauvais temps, les mâts gigantesques des navires qui tanguaient dans le ciel, l'odeur du varech et les cris rauques des goélands produisirent une forte impression sur moi. Je connus très tôt une passion pour tout ce qui a trait aux bateaux et je lus avidement les récits des découvreurs tels Marco Polo, Christophe Colomb et, plus tard, ceux de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain. Je rêvais de devenir un grand explorateur, à l'instar de ces héros. Je ne suis devenu qu'un simple commerçant, mais n'anticipons pas...

À l'âge de onze ans, après que j'eus appris à lire à peu près convenablement, mon père m'engagea comme commis dans son magasin général. Je me familiarisai rapidement avec les rudiments du métier, la présentation des denrées afin d'attirer la clientèle, les petites ruses pour inciter celle-ci à acheter davantage, les erreurs de la balance qui, comme par hasard, sont toujours à l'avantage du vendeur...

Les années passèrent. En toute modestie, j'excellais dans mon travail, mais après sept ans de bons et loyaux services j'avais le sentiment d'avoir fait le tour du jardin, comme on dit. Je n'avais pas oublié mes rêves d'enfant et j'éprouvais le besoin de changer d'air, de découvrir d'autres horizons; mais je savais que mon père comptait sur moi, et je ne voulais pas lui causer de chagrin.

Un événement d'ordre sentimental bouleversa alors le cours de mon existence, raison pour laquelle j'y fais allusion dans ces pages. Je venais tout juste d'avoir dix-huit ans lorsqu'une jolie jeune femme, aux yeux d'un bleu presque violet, entra dans le magasin. J'éprouvai aussitôt ce que ma sœur Léontine appelle un « coup de foudre », comme on les décrit dans les romans à l'eau de rose dont elle est friande. La jeune femme s'appelait Laure Maréchal. J'appris qu'elle était la fille d'un juge bien en vue de Québec.

Laure et moi avons commencé à nous écrire en secret car, m'expliqua-t-elle, son père la destinait à un mariage dans la bonne société de Québec et n'avait que mépris pour les commerçants. Mais lorsque le printemps arriva et que la fonte des glaces permit la réouverture de la navigation, las du secret et des attermoiements de ma dulcinée, je lui servis un ultimatum, ce qui était bien présomptueux de ma part: ou bien elle me permettait de déclarer officiellement ma flamme à ses parents et de demander sa main à son père, ou bien je m'embarquais à l'aventure dans n'importe quel navire pour ne plus jamais revenir à Québec.

Devant ma détermination, Laure finit par céder à mes instances. J'annonçai donc à mes parents mon intention d'épouser la jeune femme, nouvelle qu'ils accueillirent avec joie – surtout ma mère, pour qui cette alliance inespérée avec la fille d'un juge semblait la consécration de tous les efforts qu'elle et mon père avaient consentis pour faire de moi un « homme de bien ». Ce fut toutefois une autre paire de manches du côté des Maréchal. Je ne répéterai pas ici toutes les paroles méprisantes dont Monsieur le Juge me gratifia, sinon que jamais un fils de boutiquier n'entrerait dans sa famille.

J'eus le cœur brisé, mais avec le recul je dois reconnaître que c'était surtout mon orgueil qui avait été blessé par cette rebuffade. Le soir même, je fis part à mes parents de mon intention de quitter le pays pour de bon. Ma mère eut beau me supplier de renoncer à mon projet, me répétant que le temps finit par effacer les peines de cœur, même les plus vives, je ne voulus rien entendre. Mon père était un homme sans grande imagination, mais pragmatique. Constatant que rien ne me ferait changer d'avis, il me parla alors de son frère aîné, Pierre Comtois, qui avait quitté le Québec une trentaine d'années auparavant et tenait un magasin de marchandises dans la ville de Saint-Louis, au Missouri, un État situé dans le Midwest des États-Unis. Son frère et lui se donnaient des nouvelles de temps en temps, à leurs anniversaires respectifs, à Noël et à Pâques.

— Je lui écrirai. Il aura peut-être un poste pour toi à son magasin.

L'idée de visiter cette région, qui avait été découverte par les explorateurs Louis Jolliet et le père Jacques Marquette en 1673, si ma mémoire est bonne, me séduisait. J'acceptai donc aussitôt la proposition de mon père.

— Tu ne connais pas un mot d'anglais ! protesta ma mère, cherchant un argument pour m'empêcher de partir aussi loin.

— J'apprendrai, répliquai-je avec aplomb.

Mon père écrivit sans tarder à son frère. Ce dernier répondit rapidement. Il acceptait avec plaisir de « hire ton garçon », écrivait-il dans un français mêlé d'anglais, en précisant toutefois que ce serait d'abord à titre de simple manutentionnaire, « pour voir si ton fils peut enduré hard work ». Mon père ne fit aucun commentaire sur les anglicismes et les fautes d'orthographe qui parsemaient la lettre, mais il était visiblement outré.

— Te vois-tu placer de la marchandise sur des rayons à longueur de journée, alors que tu sais lire et compter ?

À sa surprise et au désespoir de ma mère, j'acceptai l'offre de mon oncle. La perspective de partir loin de Laure me paraissait plus souhaitable que de continuer de me morfondre à Québec. Et puis surtout, n'était-ce pas la chance de réaliser un premier pas vers la vie de voyageur dont je rêvais depuis si longtemps ?

C'est ainsi que commença une aventure extraordinaire qui allait me mener à Mesilla, au sud du Nouveau-Mexique, la ville de tous les dangers.

Le jour de mon départ arriva enfin, le 14 mai 1850. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, en proie à une excitation irrépressible. Jamais je n'avais quitté la maison familiale, et la seule connaissance que j'avais des pays étrangers résidait dans mes livres. Je n'avais qu'une hâte : découvrir les États-Unis d'Amérique ! C'est donc avec allégresse que je pris place dans la calèche de mon père, qui devait me conduire jusqu'au port de Québec, où m'attendait le bateau à vapeur *The Queen*. Ma mère et ma sœur Léontine avaient tenu à nous accompagner.

À notre arrivée au port, le soleil faisait luire les mâts des voiliers, qui tanguaient doucement sous une brise légère. Je scrutai anxieusement l'horizon et j'aperçus le *Queen*, dont la grosse cheminée se détachait dans le ciel auréolé de nuages blancs.

— C'est mon bateau ! m'écriai-je en sautant de la voiture.

Je courus en direction du débarcadère. Mon père fit signe à deux matelots qui saisirent ma malle et la transportèrent vers le navire.

Mes parents et ma sœur me rejoignirent sur le quai.

— Fais attention à toi, mon garçon, balbutia ma mère en tamponnant ses yeux rougis avec un mouchoir brodé.

Envoie-nous un télégramme dès que tu seras arrivé à destination.

J'avais beau croire qu'à dix-huit ans j'étais un homme et que je ne devais pas laisser paraître mes sentiments, il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas être touché par sa détresse.

— Je n'y manquerai pas.

Je fus sur le point d'ajouter « maman », mais je me retins à temps. Je craignais que le fait de prononcer ce mot m'ôte le courage de me séparer de celle dont je sentais, par un étrange pressentiment, que je ne reverrais pas de mon vivant.

La sirène du bateau retentit. Le son mélancolique se réverbéra dans l'air chargé d'embruns. Des marins allaient et venaient sur le pont encombré de passagers et de valises. Des mouettes virevoltaient au-dessus des cheminées.

— Je dois y aller ! m'exclamai-je.

Mon père me serra dans ses bras.

— Bon voyage, mon fils, dit-il d'une voix enrouée par l'émotion. Fais honneur à ta famille.

Même Léontine, que je n'avais pourtant pas toujours épargnée durant notre enfance, lui jouant toutes sortes de tours pendables, avait la larme à l'œil.

Je m'élançai vers la passerelle juste avant que des marins ne l'enlèvent, puis je m'agrippai à la balustrade et saluai ma famille de la main. Ma mère agita son mouchoir tandis que mon père faisait un salut quasi militaire pour masquer son émotion. Il avait soigneusement planifié mon itinéraire. Le bateau à vapeur faisait route jusqu'à Montréal. De là, je devais monter à bord d'une diligence qui parcourrait plus de trois cents milles jusqu'à New York, s'arrêtant à Burlington, Albany et un chapelet de petites villes entre les deux. De la gare de New York, il me faudrait ensuite prendre un premier train qui se rendrait jusqu'à Philadelphie. Un deuxième train ferait route jusqu'à Chicago

et, enfin, un troisième convoi, de la compagnie Pacific Railroad, accomplirait le reste du trajet jusqu'à la gare de la ville de Saint-Louis, située au confluent des rivières Missouri et Mississippi, où mon oncle était censé m'accueillir.

Le bateau s'ébranla, laissant un sillon noir dans l'eau limoneuse du fleuve. Les moteurs rugissaient et une fumée grise giclait en épaisses volutes de la cheminée principale. Bientôt, mes parents et ma sœur ne furent plus que des points minuscules à l'horizon.

### III

J'aurais voulu prétendre que le voyage avait été aussi glorieux que dans mes rêves d'enfant, à l'image de ceux des grands explorateurs qui avaient affronté bravement vents et marées. En vérité, je passai piteusement le plus clair du trajet dans la cale du bateau, pâle comme un fantôme et accablé d'un mal de mer à m'arracher les tripes. Je vous épargne les détails du parcours en diligence, sinon qu'il dura près d'une semaine et qu'il fut des plus désagréables. À cause de mon jeune âge, j'eus droit à l'inconfort de la banquette, en compagnie du conducteur, un homme trapu et taciturne qui me traitait avec une totale indifférence, comme si j'avais été un simple colis.

C'est avec une joie indicible que j'aperçus enfin les confins de la ville de New York, dont les innombrables édifices et les clochers d'églises se dessinaient en filigrane dans un ciel embrumé. Une odeur âcre de charbon et de crottin prenait à la gorge. Jamais de ma vie je n'avais vu autant d'immeubles, serrés les uns contre les autres comme s'ils craignaient d'avoir froid, avec des milliers de fenêtres qui brillaient comme des miroirs. Une myriade de piétons allaient et venaient sur des trottoirs de bois, alors que des voitures de toutes sortes roulaient dans tous les sens dans

les rues pavées sans se percuter. Le bruit était étourdissant. Aucun livre, aucune illustration n'auraient pu me préparer à un tel spectacle...

La diligence s'immobilisa dans un grincement de roues. La voix du conducteur me parvint comme à travers un brouillard.

— Last stop! End of the line. Everybody out!

Les passagers descendirent de la voiture, les traits tirés et les vêtements froissés. Le conducteur saisit les bagages et les lança sans ménagement sur un terre-plein, indifférent aux protestations des voyageurs. Soudain, je me retrouvai fin seul, avec ma malle trop lourde déposée à mes pieds. Je jetai un coup d'œil à la ronde. J'étais à proximité d'un marché public. Des étals protégés par des auvents se succédaient sans fin, jalonnés par des charrettes et des bogheis. Les boniments des marchands se mêlaient aux caquètements des poules. Un désarroi profond s'empara de moi. J'aurais tout donné pour voir mes parents et retourner chez moi.

Un homme à la mine patibulaire, vêtu d'un paletot qui avait connu des jours meilleurs, s'approcha de moi. Un fort relent d'alcool et de corps mal lavé se dégageait de lui.

— Hey, lad! D'yu ha'a penny?

Dans un mouvement leste, il fouilla dans les poches de ma veste. J'eus si peur que je me mis à pousser des cris d'orfraie.

— À l'aide! Au secours!

Un homme en uniforme accourut. Il portait un écusson sur son casque à visière et un gourdin à sa ceinture. C'était un policier: j'en avais vu parfois à Québec, lorsque j'accompagnais mon père au marché Champlain. Il chassa le mendiant à coups de matraque et se tourna vers moi.

— What are you doing here? Where are you from?

Je ne compris pas un traître mot de ce qu'il disait.

— Do you speak English?

— Je suis de Québec. Je dois prendre le train!

Il secoua la tête.

— I don't understand.

— Train. *Tchou-Tchou...*

Il sourit.

— Got it! You're going to the train station!

Il désigna un point à distance.

— It's over there, at the end of the market.

Il s'éloigna, faisant tournoyer son gourdin. Je m'assis sur ma malle, en proie au découragement, retenant à peine mes larmes. Comment ferais-je pour me rendre à la gare? Jamais je ne pourrais transporter mon énorme coffre tout seul... Soudain, j'entendis une voix à proximité.

— Eh, 'tit gars!

Je levai les yeux. Un gros homme portant un tablier blanc maculé de sang était debout à côté de moi.

— Tu veux aller à la gare?

J'acquiesçai, émerveillé d'entendre parler français.

— Je vas t'y conduire dans ma charrette pour cinq cennes.

Le boucher tint parole et transporta lui-même ma grosse malle vers le compartiment de mon train, ahanant sous le poids, dégoulinant de sueur.

— Ma foi du bon Dieu, t'as-tu mis des roches là-dedans?

Je n'osai lui avouer qu'il s'agissait de mes précieux récits de voyage. Mon père m'avait recommandé de n'en apporter que quelques-uns, afin de ne pas trop alourdir mon bagage, mais je ne pouvais me résigner à m'en séparer. Ce fut l'une de mes premières leçons de voyageur: n'emporter que l'essentiel.

Une fois installé dans mon compartiment, je m'endormis aussitôt, malgré les bavardages d'une fermière qui transportait un cageot à poules sur ses genoux, l'odeur suffocante qui se dégageait de la pipe d'un passager et les pleurs d'un bébé blotti contre la poitrine de sa mère.

\*

Le train du Pacific Railroad s'immobilisa à la gare de Saint-Louis dans un grincement de roues et fut accueilli par des coups de sifflet stridents. Il y avait maintenant près de deux semaines que j'avais quitté le Québec, mais j'avais le sentiment d'être parti depuis une éternité.

De nombreux fiacres étaient garés à proximité des quais. Des portiers s'affairaient, transportant d'énormes piles de bagages dans des charrettes à bras. Des cheminots s'invectivaient tandis que les voyageurs épuisés (dont moi-même) descendaient des compartiments, clignant des yeux à cause du soleil, la mine hébétée.

Étourdi par le tintamarre et le va-et-vient incessant de la foule, ma malle déposée à mes pieds, je regardai autour de moi, me demandant comment j'allais retrouver mon oncle Comtois dans une telle cohue, d'autant plus que je ne l'avais jamais rencontré. Mon père m'avait montré un daguerréotype de son frère avec sa femme, debout devant leur magasin général. Ils regardaient fixement devant eux, sans sourire, sans doute intimidés par la pose, mais le cliché était flou et datait de quelques années, de sorte que je n'étais pas certain de le reconnaître. De mon côté, je devais porter un mouchoir rouge à mon cou.

Mettant une main en visière pour protéger mes yeux de la lumière aveuglante, je vis un homme de grande taille qui semblait scruter la foule. Je sus tout de suite que c'était mon oncle grâce à sa ressemblance étonnante avec mon père : même visage rond, épaisse chevelure poivre et sel qui débordait d'un chapeau à larges bords, et un ventre proéminent qui trahissait son amour de la bonne chère. Il devait avoir plus d'une cinquantaine d'années, mais il ne faisait pas son âge. Je lui fis des signes de la main et me frayai un chemin vers lui. Il s'élança dans ma direction d'un pas alerte et me serra vigoureusement la main.

— C'est ben toé, François-Xavier, le fils à Jacques ?

Il avait un fort accent anglais, sans doute dû à son long exil aux États-Unis. Sans attendre ma réponse, il saisit ma malle comme s'il s'était agi d'un fêtu de paille et m'entraîna vers son boghei.

— Bienvenue à Saint-Louis !

Il prononçait « Sainte-Louisse »... En route, nous avons croisé une énorme voiture traînée par plusieurs chevaux sur une voie ferrée. Je n'en avais jamais vu de pareille à Québec. Remarquant ma mine effarée, Pierre Comtois me dit en souriant :

— C'est un *street car*, un tramway. Il vient juste d'être... *put into service*. Mis en service.

La circulation était si dense qu'il nous fallut une bonne demi-heure avant de parvenir au magasin général, dont la devanture était surmontée d'une belle affiche en bois : Magasin général Comtois & Fils – General Store.

À l'intérieur, une femme à la mine accorte, portant un bonnet et un tablier immaculés, était installée derrière un large comptoir et servait une cliente. Lorsqu'elle nous aperçut, elle nous sourit et vint à notre rencontre. Elle me serra dans ses bras, comme si elle me connaissait depuis toujours.

— T'es le portrait craché de ton père !

Contrairement à son mari, elle n'avait pas un accent teinté d'anglais. Elle me fit visiter le magasin avec une fierté visible. La salle embaumait le pain frais et le plancher de bois franc était couvert de bran de scie. Je fus agréablement surpris par la quantité de marchandises, présentées de façon à attirer l'œil. Il y avait de tout : d'un côté, les provisions de bouche, bien rangées dans des bocaux et des barils ; de l'autre, des outils, un attirail de chasseur, des vêtements et tissus de toutes sortes.

Ma chambre se trouvait à l'étage. Elle était petite, mais confortable.

— C'était la chambre de notre fils, Louis-Joseph, dit ma tante d'une voix émue.

J'appris plus tard par l'un des commis que leur fils unique avait été tué par balle à la suite d'un vol à main armée, survenu quelques années auparavant. Saint-Louis n'était donc pas une ville de tout repos, comme je l'avais d'abord cru...

L ASSÉ DE SA VIE MONOTONE DE COMMIS, François-Xavier Comtois décide de tenter sa chance aux États-Unis, où il devient un aventurier célèbre. Après des années de pérégrinations, il s'installe à Mesilla, au Nouveau-Mexique, et s'y lie d'amitié avec Victor Dumas, un journaliste qui lui raconte l'histoire d'un mystérieux ermite vivant dans une grotte des environs. Peu de temps après, l'ermite est victime d'un assassinat. Passionné par l'affaire, François-Xavier entreprend une enquête, mais les avertissements sibyllins de la belle Sonia Alvarez lui font comprendre que sa propre vie est en danger...

Porté par des personnages plus grands que nature, ce roman au suspense captivant plonge les lecteurs dans l'Amérique mythique du Far West tout en explorant les zones d'ombre et de lumière de l'âme humaine.



Le premier roman de **SUZANNE AUBRY**, *Le Fort intérieur*, a été salué par la critique et mis en nomination pour le Grand Prix de la relève littéraire Archambault. Les sept tomes de sa saga historique *Fanette* ont connu un grand succès et se sont vendus à près de 100 000 exemplaires. *Ma vie est entre tes mains*, finaliste pour le Prix des cinq continents de la Francophonie 2016, a paru en France, aux Éditions Robert Laffont ainsi que chez Pocket. *La Cueva* est son onzième roman.



ISBN 978-2-7648-1284-6

